





UNE NUIT  
AVEC JEAN SEBERG

DU MÊME AUTEUR

*Une fois ne compte pas*, Plon, 2010 ; Pocket, 2012  
*L'Enfant tombée des rêves*, Plon, 2014 ; Pocket, 2016  
*Les Enfants indociles*, Rue Fromentin, 2016 ; Pocket,  
2017  
*Je suis ici pour vaincre la nuit*, Fleuve Éditions, 2017

MARIE CHARREL

UNE NUIT  
AVEC JEAN SEBERG

*roman*

**fleuve**  
ÉDITIONS 



Fleuve Éditions, une marque d'Univers Poche,  
est un éditeur qui s'engage pour  
la préservation de son environnement  
et qui utilise du papier fabriqué à partir  
de bois provenant de forêts gérées  
de manière responsable.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2018, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche.

ISBN : 978-2-265-11726-6

Dépôt légal : septembre 2018

*Une nuit avec Jean Seberg* est une œuvre de fiction. Néanmoins, les événements comme la tragédie du métro Charonne, le harcèlement des militants noirs par Edgar Hoover, les émeutes de Watts et le cambriolage des bureaux du FBI à Media se sont produits tels que décrits dans ces pages. Daniel, Bill Davidon, Bobby Seale, Huey Newton, Bunchy Carter, Hakim Jamal, Geronimo ont réellement existé. Ils sont ici des personnages de roman. J. est inspirée de Jean Seberg. Sa rencontre avec Elisabeth est le fruit de l'imagination de l'auteure.





« La conscience vient au jour avec la révolte. »  
Albert Camus, *L'Homme révolté*



Lausanne, hôtel Beau-Rivage,  
18 décembre 1970

*Je n'ai jamais envisagé le meurtre. La violence, oui. Un matin, ses épines ont dardé mon visage avec force. Tel un poison secret niché entre les brins de mon ADN bâtard, effluve toxique contaminant mon sang de moricaude, elle couvait en moi depuis longtemps déjà. J'ai feint d'ignorer les signes avant-coureurs jusqu'à l'épuisement des forces mais, en vérité, je l'ai toujours su : la violence et sa jumelle, la haine, maladies souterraines et vicieuses, guident mes pas depuis l'origine des luttes. Entre leurs mains de prêtresses méphistophéliques, je suis un pantin résigné.*

*Mais le meurtre, non ! Il n'a jamais été au programme. Et pourtant, alors que je lis les mots de Reggie, la première image qui me traverse l'esprit est celle de son sang étalé sur les murs. Je distingue les morceaux de sa matière grise éparpillée sur la tapisserie. J'entends le craquement de ses os malades. Je lis, et relis, les mots de Reggie. Un rideau rouge tombe sur mes paupières, la douleur broie mes*

*viscères. Tandis que je m'efforce de garder bonne figure face au réceptionniste qui m'a tendu le télégramme, mes jambes plient sous le poids de mon corps.*

*Il s'agit forcément d'une erreur. Le peu de neurones qu'il me reste s'effiloquent sous le choc, à moins qu'il ne s'agisse de l'alcool que j'ai ingurgité hier avec excès, car non, Reggie ne peut pas exiger que j'inflige cela à J.*

*J. avec qui je viens de passer la nuit.*

*J. que je connais à peine, et pourtant...*

*On n'a pas tous les jours la chance de croiser les pas d'un ange. De respirer son parfum en récitant des incantations secrètes dans l'espoir que le temps se suspende, comme si vivre dans le sillage de ce séraphin à la peau de nacre permettait d'échapper au monde, de frôler rien qu'une seconde le refuge céleste. Si ce n'est pas un malentendu, Reggie est un monstre. Pis encore : si je saisis bien les mots couchés sur ce bout de papier, le combat auquel je me consacre à cœur perdu depuis des mois, trop pressée de réparer les erreurs de nos pères, n'aura été qu'une illusion.*

*Je me pensais de marbre. J. a fait trembler mon corps comme celui d'une brindille balayée par le vent. J'imaginai avoir tout vu, tout vécu, expérimenté l'homme. J. a descellé mes paupières et semé la vie sur mon cœur stérile. J'étais convaincue de tout savoir. J. a révélé que je ne savais rien, et cette découverte a ramené la chaleur là où le froid avait tout détruit.*

*Et maintenant, Reggie voudrait que je la trahisse ? Impossible. J. est au-delà des êtres et des mots, c'est une créature divine attisant le désir de destruction*

UNE NUIT AVEC JEAN SEBERG

*chez les esprits fétides. Quelqu'un doit la protéger.  
Il n'y a personne d'autre ici, alors je suppose que  
c'est à moi de le faire. Même si pour cela, je dois  
tuer Reggie.*

*Même si pour cela, je dois révéler à J. qui je suis.*



PREMIÈRE PARTIE

*L'éveil*

*« Nous étions jeunes alors, et pour  
lutter contre l'absurdité impardon-  
nable du monde, nous avions des  
armes. »*

Antoine Volodine,  
*Lisbonne dernière marge*





*Paris, 21 juillet 2016*

Confrontés pour la première fois au démon de l'heure noire, le sombre succube tirant les âmes fragiles du sommeil pour les jeter dans les affres hallucinées de l'errance nocturne, la plupart d'entre nous se consolent en allumant la lumière, en comptant les moutons, ou en avalant un somnifère. Elisabeth Robinson préfère le whisky.

Elle déteste ces minutes suspendues entre nuit et jour où la ville cesse de respirer. Ces instants où plus aucune règle ne tient, si bien qu'il n'est pas exclu de croiser l'un de ces fantômes blafards quêtant la chaleur des corps. À son âge, Elisabeth a tout essayé pour chasser le démon de l'heure noire. La lumière, le somnifère et les moutons sont pour les néophytes. Lorsque l'on a atteint un stade aussi avancé que le sien, la lutte requiert les armes de l'ultime chance. Pour Elisabeth, il s'agit d'un verre d'Ardbeg écossais. Les volutes de tourbe marine chassent la créature sombre plus rapidement que la goétie d'une sorcière vaudoue. Elle retrouve alors le sommeil pour deux ou trois heures. Guère plus. À 70 ans, Elisabeth ne dort pas beaucoup. Pendant des années, ses nuits se sont résumées à une attente inquiète, sur le

qui-vive. Recluse. Le démon de l'heure noire n'attaque ses proies que lorsqu'il est assuré de leur solitude.

À l'aube, l'Ardbeg laisse un goût amer sur ses lèvres et cela lui plaît. L'air frais des lochs salés emporte les vestiges de ses cauchemars. Elle se sent connectée à tous les cœurs perdus pour qui, comme elle, la nuit n'est plus synonyme de repos depuis longtemps.

Ce matin, le vague sentiment d'une urgence encombre sa poitrine. Un craquement sourd de vieux chêne secoue sa colonne vertébrale lorsqu'elle se redresse. Ses chaussons ne sont pas à leur place, près de la table de nuit. Elle peste : rien de plus désagréable que le contact du carrelage froid sous les pieds. Elle étudie un moment son reflet dans le miroir de la salle de bains. La peau de son visage est encore ferme. Au fil des ans, ses lèvres ont désépaissi. Depuis quelques mois, de longs poils blancs se livrent bataille au creux de ses oreilles, tandis que ses cheveux s'abandonnent à une joyeuse anarchie identitaire.

Lorsqu'elle était jeune, ils étaient noirs et lisses, héritage de la branche judéo-arabe de son arbre généalogique, côté maternel. Enfant, elle trouvait cela pratique : elle pouvait les tresser en quelques gestes. Passé la vingtaine, en revanche, la docilité de sa chevelure la révoltait. C'était la fin des années 1960. Elle rêvait d'une coupe afro volumineuse et crépue lui permettant d'affirmer sa négritude, héritage de la branche paternelle. Mais en dépit des levures chimiques et des permanentes à répétition qu'elle leur infligeait, ses cheveux restaient désespérément plats. Ils refusaient de prendre part à sa révolte. La plupart des sœurs lui reprochaient de les lisser ou l'accusaient de porter une perruque,

comme ces générations de Noires qui, honteuses de leur toison frisée, préféraient la raser pour coiffer leurs crânes nus de cheveux synthétiques lisses et brillants. Des cheveux de Blanche. Elisabeth avait beau démentir, on ne la croyait pas. Elle était la traîtresse capillaire.

Comme épris de regret, soudain décidés à explorer leurs origines africaines, les cheveux d'Elisabeth frisent désormais aux tempes et sur le front, précisément aux endroits où ils sont le plus blancs. Le résultat est plutôt ridicule. Fichue hérédité.

Après un café serré, elle s'installe devant le poste de télévision. L'image d'une jeune femme noire se forme sur l'écran. Impassible, yeux mi-clos et visage serein, elle se dresse face à deux policiers blancs. Encagoulés. Armés. Harnachés, comme s'ils s'apprêtaient à affronter une horde de soldats puissants. Pourtant, le seul ennemi qui se tient devant eux est cette jeune femme au corps frêle, vêtue d'une robe élégante, dont le tissu léger est soulevé par la brise. Le contraste entre les hommes prêts à bondir et la dignité calme de l'inconnue est d'une violence insupportable.

« Cette photo d'une jeune pacifiste a fait le tour du monde », précise la présentatrice de LCI. « Elle a été prise en Louisiane, à Baton Rouge, lors d'une manifestation du mouvement Black Lives Matter. Les militants étaient réunis pour protester après la mort d'Alton Sterling, tué par la police de Baton Rouge le 6 juillet. Son décès, à l'instar de celui de Philando Castile, jeune Afro-Américain lui aussi tué par la police, a embrasé le pays. La série de manifestations agitant depuis les principales villes des États-Unis rappelle à de nombreux observateurs les émeutes raciales de la fin des années 1960. »

Elisabeth éteint le poste. Elle ferme les yeux. Ses mains tremblent. Le fil de ses pensées lui échappe. Le visage de la jeune pacifiste se dessine derrière ses paupières. Peu à peu, un autre visage se superpose au sien. Celui d'une femme qu'Elisabeth s'est attachée à oublier pendant des années. *L'ange blond.*

Elle donne un coup de pied dans la table basse afin de reprendre le contrôle de ses pensées, oubliant qu'elle ne porte pas de chaussons, et rallume la télévision. La journaliste de LCI commente les images d'une manifestation noire près de Los Angeles. Elisabeth a écrasé son dernier mégot voilà plus de trente ans. Elle a soudain envie de tirer sur une cigarette. « Nous y sommes », souffle-t-elle tout haut. « L'Éternel Recommencement. »

Il y a tant de choses que l'on tait sur la vieillesse. La douleur, la maladie, l'affaissement du corps : tout le monde s'en doute. En revanche, personne ne dit rien à propos de l'Éternel Recommencement.

Au début, tout paraît possible. Nous naissons. Nous rêvons. Nous grandissons avec la conviction d'accomplir un jour quelque chose de grand. Nous prenons notre temps, nous avons toute la vie. Puis soudain, un premier pépin contrarie nos plans. Puis un deuxième, et un troisième. Nous nous révoltons. Nous nions les faits. Puis nous les acceptons : le monde est loin d'être la merveille que l'on nous a promise. Tout n'est qu'illusion. Douleur. Trahison.

Les années passent. Elles n'ont rien d'exceptionnel. Elles se ressemblent toutes. Nous n'accomplissons rien de grand, nous nous battons pour survivre en arrachant quelques miettes de grâce à la noirceur du ciel. C'est

déjà beaucoup. Certains jours, à certains instants, nous sommes enfin en paix avec cela : la survie.

Seulement voilà, il y a les enfants. Les siens, ceux des autres. Ces petits cœurs bravaches sont convaincus qu'un jour, ils accompliront quelque chose de grand. Ils prennent leur temps. Ils ont la vie devant eux. Nous les aimons. Nous les prévenons, mais ils nous toisent avec dédain. Nos renoncements leur font honte. Jusqu'à ce qu'un premier pépin contrarie leurs plans. Puis un deuxième, et un troisième. Nous les regardons se débattre avec la réalité. Ouvrir les yeux sur le monde et lui survivre. Dans l'espoir d'arracher eux aussi quelques miettes de grâce au ciel, ils font à leur tour des enfants. Et le cycle infernal se poursuit. L'Éternel Recommencement.

Après les images des manifestations de Baton Rouge, LCI diffuse un reportage d'archives sur Martin Luther King, Malcom X puis sur Bobby Seale, l'un des fondateurs des Black Panthers. « L'Amérique, un pays au bord de l'explosion, animé par une colère noire sans fin », conclut la journaliste, la mine contrite.

Elisabeth gémit. Les tremblements de ses mains reprennent. « Une colère noire sans fin. » Malgré elle, tout lui revient. À cause des images du journal télévisé. Bobby Seale, l'ange blond, les Black Panthers, Watts, Oakland : les souvenirs jaillissent de la petite boîte où elle les a enfermés avec soin il y a des années pour lui exploser à la figure. Le temps ne les a ni patinés ni adoucis. Ils sont coupants comme le verre, aiguisés par l'oubli. À vif. La tasse de café glisse de ses doigts et se fracasse sur le carrelage. Elle s'apprête à sombrer dans l'Amérique des années 1960 lorsque son portable sonne : un appel de John. Lui saura la ramener

MARIE CHARREL

parmi les vivants. Elle ne se doute pas qu'au contraire, cet appel va la conduire un peu plus loin encore parmi les fantômes.

« Maman, assieds-toi. » John marque une pause interminable. Il ne l'a pas appelée « maman » depuis des années. « Alexandre a disparu. Je crois qu'il va faire une connerie. »